

ALIETTE ARMEL

LE DISPARU  
DE SALONIQUE

*roman*



LE PASSAGE

Merci aux soldats de l'armée d'Orient, qui ont laissé des écrits publiés dont j'ai utilisé certaines de leurs anecdotes : Julien Arène, le baron Henry de Bernadotte, Pierre-Émile Boutant, Jérôme Carcopino, Julien Emery, Lucien Lamoureux, le docteur Pierre Maridort, le docteur Joseph Vassal.

Merci à Francine Saint-Ramond qui m'a communiqué sa thèse « La campagne d'Orient 1915-1918. Dardanelles. Macédoine », université Paris I, 1997.

Merci à Mario Eleftriades et à sa famille qui m'ont si largement accueillie à Salonique et ont rendu possible le voyage sur les traces du soldat français.

Merci à Loïse Mantelet qui a travaillé à la première numérisation des photographies.

Merci à Christian Ferault pour l'attention portée aux épreuves.

Et un grand merci à Sylvie Germain, Évelyne Pisier, Sylvie Gracia pour leur relecture attentive du manuscrit.

*Il est bigrement difficile de mentir quand on ne connaît point la vérité.*

Péter Esterházy, *Harmonia Cælestis*

*La ruse du rêve c'est de se déguiser en souvenir.*

Yves Bonnefoy

*En hommage à tous les membres de ma famille  
qui ont permis ce travail de mémoire et d'imaginaire.*



Salonique, rue Egnatia, octobre 1915

*Les photographies reproduites dans cet ouvrage ont été prises par  
mon grand-père, Pierre Le Goff, infirmier puis médecin dans l'armée  
d'Orient d'octobre 1915 à mai 1917.*

Je ne suis pas mort à Salonique.

Mais je n'en suis jamais complètement revenu. Je porte le fardeau de scènes d'horreurs et de détresse. Des éclairs venus de ma mémoire me font souvent frissonner. Je reste poursuivi par le souvenir de mes camarades qui ont abandonné leur combat contre l'acharnement du destin : morts au front, morts dans les transports sanitaires fatals à tant de malades et de blessés, morts, des années plus tard, des suites de leurs blessures ou de la malaria, suicidés par incapacité à retrouver le cours d'une vie dite normale. De quel droit leur ai-je survécu? À deux reprises, j'ai presque franchi le pas, j'ai failli les rejoindre. Je suis resté au bord du gué mais je n'ai pas oublié la vision de l'autre rive et mon corps, souvent malade, toujours fatigué, marqué par le paludisme et les gaz, ne cesse de manifester ma condition de mort en sursis.

Je ne suis pas mort à Salonique.

Je porte le deuil de notre jeunesse enfouie sous les bombes, de ces vies que je ne suis pas parvenu à sauver, des manipulations tentées par des chefs sans vrai courage

et de ces manquements à la dignité humaine que nous avons subis ou fait subir. Fidèle aux devoirs du corps soignant et dispensé par ma fonction médicale de l'usage et même du port des armes, j'ai été complice de la mort, mais je ne l'ai pas donnée. Ultime refuge contre cette sensation d'indignité qu'aucune croix de guerre ne pourra jamais laver.

Je ne suis pas mort à Salonique.

Mais j'y ai été déclaré disparu. Par mon père et ma mère, par ceux-là même qui m'ont donné la vie. Depuis, une part de moi-même demeure disparue, m'empêche, si je n'y prends garde, de rendre à l'existence ce qu'elle continue à me donner. Une seconde vie a commencé lorsque je me suis relevé de mon lit d'hôpital, après mon rapatriement. Ressuscité, le disparu a poursuivi sa route comme médecin, époux et père, dans la compagnie de Suzanne qui passe doucement la trame du quotidien à travers les fils de la chaîne de notre vie. Mais chaque instant de bonheur me paraît arraché à une douleur menaçant de tout recouvrir, rôdant, comme un spectre, en arrière-plan des moments d'apparente paix.

Je ne suis pas mort à Salonique.

Mais j'y ai abandonné une part de ma vie.

## JUILLET 1957 LE PORTE-LETTRES DE JACQUES OBERVAL

« Je ne suis pas mort à Salonique ». Voici dix ans, j'ai calligraphié cette phrase en haut d'une feuille de papier crème et je l'ai dressée verticalement dans le dernier compartiment du porte-lettres recouvert de cuir vert sur le bureau de ma maison bretonne. Cet objet fait partie d'un luxueux ensemble de maroquinerie – plumier, encriers en verre fin, bloc-notes à tranche dorée, sous-main, calendrier perpétuel – légué par Jacques Oberval. L'ancien déporté avait accompagné son cadeau posthume d'une lettre où il poursuivait les conversations que nous entretenions lors de ses longs traitements, à Paris, dans mon cabinet de radiologie. Nous évoquions les guerres et leurs durables effets sur nos corps et nos esprits. J'avais connu les tranchées, les marécages infestés de moustiques, les cols escarpés et enneigés des montagnes serbes mais j'étais toujours en vie et j'avais traversé une autre guerre sans drame pour moi ni pour les miens. Des camps de concentration je ne savais que ce que m'en avaient appris les récits dans la presse et les stigmates sur le corps de Jacques Oberval.

« Sommes-nous autorisés à survivre aux morts, s'interrogeait-il, à ceux que nous avons accompagnés dans la lutte et dans les camps? Mais c'est un devoir! Bien sûr nous n'oublierons jamais. Il faut faire savoir ce qui s'est passé, ce que nous avons vécu, ce qu'ils ont enduré. Mais cette vie qu'ils voudraient avoir encore, nous devons leur en faire hommage, profiter de chacun de ses instants sans nous sentir coupables. Notre existence même est une victoire : promis à la destruction, nous sommes toujours en vie. Jusqu'au dernier instant, nous avons le pouvoir de chasser cette mort qui tente de s'insinuer entre nous et l'instant qui passe. Je ne crois ni à Dieu, ni à une quelconque force invisible. L'univers suit un cours dont j'accepte le mystère. Nous avons la faculté, non de le modifier, mais de choisir entre plusieurs bras du fleuve : tant que naviguer est possible, nous devons aux morts de maintenir le cap sur la vie. »

Écrite d'une main étonnamment ferme alors que la mort était inscrite depuis des mois dans ce corps chétif, cette lettre m'avait forcé à m'arracher aux excès de neurasthénie que les années n'avaient pas suffi à estomper : l'exemple de Jacques Oberval était une arme contre les assauts de l'angoisse et du désespoir. De la Première Guerre à la Seconde, l'horreur s'était déployée sous une forme nouvelle mais n'avait pas annihilé la capacité de l'homme à résister à l'anéantissement. Jacques Oberval avait survécu à la tentative des maîtres des camps : nier son appartenance à l'espèce humaine. De quel droit continuerais-je à entretenir une plainte qu'il avait refusé de maintenir? Il ne conjugait plus sa vie au futur, il était

trop lucide sur la maladie qui rongait son corps, mais il contemplait au présent la lumière entrant par la fenêtre de mon cabinet, s'intéressait aux enfants qui jouaient sur le trottoir, répondait au salut qu'une vieille dame lui envoyait du fond de sa boutique. Il s'attachait à trouver, dans chaque instant, l'élément, parfois infime, par lequel il se sentait heureux d'être là, malgré la souffrance et la putréfaction des souvenirs.

Chaque jour, il s'installait à son bureau, sur le plateau duquel était posée la garniture en cuir vert, et il poursuivait ses travaux d'ethnographe, l'analyse de cette vie quotidienne à laquelle il était revenu : « Dans les camps, expliquait-il, nous rêvions à notre existence d'autrefois et ces souvenirs nous portaient au désespoir. Depuis notre retour, nous la considérons avec distance. Nous savons désormais que nous pouvons survivre sans ce confort matériel, moral, intellectuel. Survivre, mais non pas vivre. » Il cherchait à déterminer l'essentiel, ce qui permettait de ne pas sombrer dans la folie promise à ceux qui ne parvenaient pas à échapper à la tragédie, à l'impression d'absurde laissée par la fréquentation quotidienne de la mort donnée par des hommes à d'autres hommes. Mais il se méfiait des concessions auxquelles conduisait la poursuite de l'accumulation de biens et d'ambitions sans élévation à laquelle notre quotidien se résume trop souvent. Il croyait au pouvoir des mots, à l'utilité du travail mené plume à la main, jour après jour. Il cherchait à savoir, il m'encourageait à faire de même, à interroger, moi qui n'étais pas chercheur, le récit de mon expérience. J'envisageais sans peine de suivre son

conseil : lorsque, dans l'armée d'Orient, j'imaginai le retour à une vie paisible, je me voyais déjà assis devant un bureau couvert de papiers, entouré de solides étagères remplies de livres, à l'écart du bruit rassurant de ma famille, de ma femme et de mes enfants, et dans la présence de la mer.

Depuis ma démobilisation, mon existence avait été une alternance de périodes de travail médical acharné et de chutes dans un gouffre où un afflux d'images, d'odeurs, de sons me submergeait. Explosions assourdissantes d'obus, crépitements intenses de fusils et de mitrailleuses, cris de blessés, senteur âcre de la poudre, puanteur des blessures, peste des cadavres : je retrouvais le froid, la faim, la peur. C'est dans la bibliothèque de ma maison bretonne que je parvenais à reprendre pied, pendant que Suzanne, ma femme, maintenait au rez-de-chaussée la douce agitation de la vie : entouré de mes livres, je luttais contre les fantômes avec la musique venue de mon poste de radio toujours allumé, avec les phrases des autres glanées dans les livres, avec les mots qui s'assemblaient en moi. Je suis très sensible à leur pouvoir : ils mènent une œuvre souterraine, ne bouleversent pas seulement mes pensées mais ma façon de regarder le monde, d'être envahi par l'angoisse ou au contraire de me raccrocher à un fragile espoir.

« Tant que naviguer est possible, nous devons aux morts de maintenir le cap sur la vie » : cette phrase de Jacques Oberval a pris place au premier rang des maximes que je me récite avec constance lorsque mon

esprit s'engage dans des errements tortueux. Elle m'a aidé à résister à la neurasthénie qui a trop longtemps empoisonné ma vie et celle de mes proches. Cet ordre intime d'outre-tombe par un homme que j'ai admiré s'est avéré plus efficace que tous les traitements. Mes collègues spécialistes des « maladies de l'âme » ont toujours avoué leur impuissance face à cette mélancolie venue des profondeurs de la guerre. Je n'ai pas été seul à l'éprouver. Ils me considéraient comme un cas relativement bénin : je n'avais pas besoin d'être interné, de subir des traitements de choc. Quelques semaines à l'écart des tensions d'une vie trop active me suffisaient pour échapper aux images, aux sons résonnant dans mon chaos intérieur, à cet état qui me rendait insupportable pour ma famille, les membres du monde hospitalier et même mes patients. Mes confrères n'étaient pas inquiets : « Les fonctions vitales sont totalement préservées. Vous continuez à vous lever – même si c'est chaque matin un peu plus difficile –, à vous alimenter, vous laver, vous raser et vous vêtir dignement. Vous avez une conscience hyperaiguë – trop aiguë sans doute – de votre cas. Vous ne vous rendez pas compte de votre chance ! » Non, je ne me rendais pas compte ! Je me sentais plutôt poursuivi par le malheur que par la chance. Lorsque j'étais contraint d'abandonner mes appareils radiologiques et de m'enfermer dans ma maison bretonne en compagnie de Suzanne, je mettais mes enfants, Françoise et Marc, à l'abri dans d'excellentes pensions. Mais je n'en finissais pas de me sentir coupable : coupable à l'égard des morts parce que j'étais en vie, coupable à

l'égard des vivants parce que je ne savais pas leur donner la vie.

Depuis que j'ai reçu le cadeau de Jacques Oberval, mes crises sont devenues moins fréquentes et surtout, je suis parvenu à les garder enfouies, sans effet sur mon activité quotidienne et mes rapports avec les autres : seule Suzanne perçoit le retour de mes tempêtes à de légères variations d'humeur. Malgré son apparente capacité à ne pas voir le malheur, elle redoute la réapparition de crises dont elle a souffert comme moi, et elle doute de mon hypothétique guérison.

Je n'ai par contre jamais accompli mon désir et la promesse implicitement faite à Jacques Oberval : il ne reste rien des griffonnages qui occupent mes matinées solitaires. « Je ne suis pas mort à Salonique » est le seul texte sur lequel j'ai apposé un point que j'estime final, signe d'une cohérence parvenue à son terme, après des ratures, des ajouts laissant des traces sinueuses entre les lignes et dans les marges du papier. Je ne suis pas parvenu à faire sortir un autre texte du vague de l'inexploré et du flou de l'indéfinissable. Suscitées par une musique à la radio, une phrase dans un livre, des pensées à demi accomplies surgissent et s'assemblent. Un bien-être physique m'envahit. J'éprouve une reconfortante impression de confort mental : le plaisir d'exister en tant qu'être pensant. L'espace d'un instant, mes idées sont en accord avec elles-mêmes, avec le monde qui m'entoure, avec l'existence telle que je la vis. Mais je ne parviens pas à sortir ces constructions de l'éphémère, à leur donner une existence matérielle. Un obstacle se dresse entre

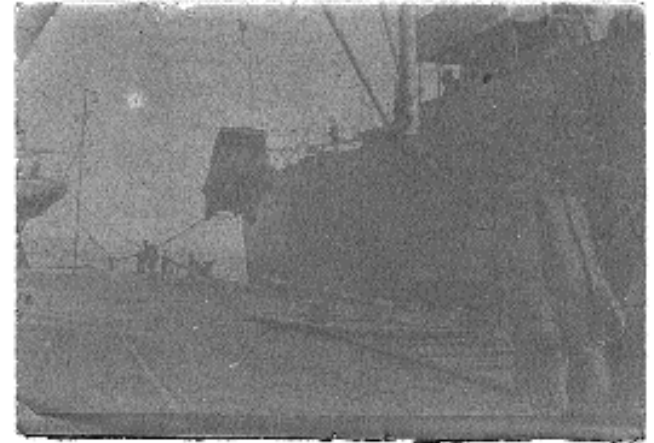
mes doigts et le stylo, le stylo et le papier : un empêchement physique, une inertie impossible à soulever paralysent mes gestes. Après quelques minutes, le bien-être disparaît et il ne reste que ce constat : les phrases sur le papier sont restées en suspens et ne méritent que la poubelle.

## LES PROPOSITIONS DE L'AMI CARLO

Il y a dix jours, avant de quitter Paris pour les vacances estivales, j'ai fait avec Carlo le point sur mes affaires. Nous nous rencontrons chez Luce, place Clichy, un salon de thé très calme proche de mon cabinet où il ne veut jamais monter : « Ça sent la maladie, chez toi, comme chez tous les médecins. En ressortant, on a toujours l'impression d'être en sursis ! Moi, les situations désagréables, quand je peux les éviter... » Carlo est un homme d'affaires atypique. Il n'a pas de bureau officiel. Il vit à l'hôtel, souvent à l'étranger ou dans le midi de la France. J'ai fait sa connaissance le 3 octobre 1915, sur le pont de *L'Alsace*, le navire qui nous emmenait à Salonique. Nous rejoignons l'armée d'Orient. L'invasion de la Turquie par le détroit des Dardanelles avait échoué. Le corps expéditionnaire se portait désormais au secours des Serbes contre les Bulgares. Les soldats désignés pour cette mission lointaine étaient souvent considérés comme des fortes têtes, des récalcitrants. J'entrais dans cette catégorie, j'avais refusé d'obéir à un ordre me paraissant par trop absurde. D'autres étaient des rescapés de compa-

gnies décimées, de régiments constitués dans leur pays d'origine et dont ils étaient les seuls survivants. Nous étions déracinés, perdus : envoyés loin de notre patrie en danger, pour la défendre sans savoir très bien contre qui ni comment.

J'étais très agité par ce départ. J'avais monté lentement la passerelle, pris dans la longue file des fantassins, cherchant à éviter le heurt avec l'attirail du précédent ou la ridicule glissade vers l'arrière emporté par mon chargement. D'une enjambée qui se voulait large et ferme, j'avais franchi l'espace séparant la passerelle du plancher du navire et, à cet instant, l'appel d'une corne avait retenti. Au son de cette note grave et nasillarde, mes yeux s'étaient embués : j'embarquais enfin ! Il me fallait absolument cacher mon trouble : un homme et plus encore un soldat ne pleure pas ! Mes bras étaient



encombrés de boîtes de pansements et de médicaments que je n'avais pas eu le temps de déposer dans les malles de l'infirmier. Je ne pouvais m'essuyer les yeux. Mais ma jubilation était intense. Je participais enfin à l'événement, je ne demeurais plus debout sur la jetée, face à la mer. Je conjurais le sort fait à mon père empêché de suivre la tradition familiale des marins trop souvent disparus. La guerre me donnait l'occasion d'aller au-delà de mes rêves, de les vivre portés à un certain paroxysme : né sur une presqu'île en bord de Manche, j'ai toujours senti l'appel de la mer, le désir de me confronter avec l'océan, au milieu de ce groupe d'hommes hors du commun que constitue un équipage. Un livre m'avait permis d'approcher de cette vie, *Le nègre du Narcisse* de Joseph Conrad, enfoui au fond de mon paquetage.

Pris dans le flux des émotions, je n'avais pas vu le sergent qui pointait les appelés en haut de la passerelle. Il aboya contre moi : « Matricule ! » Je me raidis, provoquant une oscillation dangereuse de mon chargement : « Infirmier André Le Coz, 284<sup>e</sup> régiment d'infanterie, à vos ordres sergent. » « Matricule !!! » « Infirmier... » Je restais en suspens. Ce n'était pas mon nom que ce perroquet hurleur me demandait mais mon numéro, simplement mon numéro ! Sa tête carrée sous le képi profondément vissé, ses maxillaires contractés par la rogne, ses yeux fixés sur l'interlocuteur à abattre ne laissaient aucun doute : j'avais affaire à un de ces enragés du règlement, face auxquels l'accomplissement rapide et sans commentaires de la consigne s'impose. « C'est la seule attitude intelligente, capable d'épargner de l'éner-

gie et du temps », m'avait expliqué le major qui m'avait évité le conseil de guerre après mon refus d'obéissance. « Vous donnez satisfaction à ces petits personnages qui tirent leur contentement d'une soumission même apparente et vous échappez à leur emprise tout en restant maître de votre propre opinion. »

Mais je refusais d'être réduit à un simple chiffre, de perdre le nom qui m'identifiait à l'instant où mon corps risquait de se dissoudre parmi ceux que le feu de la bataille balayerait. « On fait la forte tête ! » aboya le sergent brandissant son registre. « Méfiez-vous, un jour ça vous entraînera très loin, beaucoup trop loin ! » J'avais déjà atteint ce « trop loin » : c'était la raison de ma présence sur ce navire, embarqué pour l'armée d'Orient sans avoir pu revoir ni prévenir ma famille, après plusieurs semaines de prison : j'avais refusé d'engager la vie de mes brancardiers pour aller chercher des morts au-delà des lignes et sous le feu de l'ennemi ! Quels que soient le danger et les circonstances, je ne trahissais pas mes convictions, je restais soumis à leur loi : j'opposais à l'arbitraire des refus qui sortaient de moi avant même d'être pensés.

« Matricule ! » exigeait à nouveau le sergent. Ma machine à raisonner s'emballait : « Il n'est pas bon de priver de son nom un homme auquel il est demandé de risquer sa vie pour sauver l'honneur et l'existence de sa patrie. » J'argumentais en silence. Une autre voix intérieure m'apportait la contradiction, celle du médecin principal qui m'avait sauvé de la prison : « Avez-vous vraiment besoin, Le Coz, de passer toute la traversée aux